

## DEUX RÉLIEFS FUNÉRAIRES DE MACÉDOINE

### I

Les monuments funéraires grecs, connus sous le nom de stèles attiques, ne comptent pas seulement parmi les ouvrages exécutés par des artisans: elles représentent de même, de vrais créations d'art. Il n'est pas rare de voir cités parmi leurs auteurs les sculpteurs les plus célèbres qui apportèrent à ces œuvres tous les traits caractéristiques de l'art du V<sup>e</sup> siècle avant n. è., siècle de la prospérité de l'art attique et grec.

Les stèles les plus anciennes étaient en forme d'une pierre brute, enfoncée dans la terre. Elles marquaient l'emplacement des tombes. Plus tard apparaissent les représentations de sphinx, de sirènes et d'animaux, tel le lion, le taureau etc., comportant exclusivement un caractère symbolique. A l'époque plus ancienne appartiennent également les exemplaires désignés par Homère de *mega séma*, et qui, de règle, sont ornés de palmettes à leur partie supérieure. Tous ces monuments ne font pas une impression architectonique: ce caractère n'apparaît que plus tard dans une forme nouvelle de conception purement architectonique, se rattachant aux formes antérieures, mais possédant maintenant une signification et un sens tout autre. Nous voyons à présent la façade d'un petit temple „in antis“ avec tympan, épistyle et antes. L'espace compris entre les antes, en réalité une petite édicule, est orné de la représentation du défunt, d'une de ses prouesses héroïques ou d'une scène de sa vie privée. C'est là le type de monuments funéraires grecs, connus sous le nom de „naïskos“, qui peut être suivi pendant toute la période d'essor de l'art attique. Cette forme, ou d'ordinaire nous retrouvons la représentations des adieux du défunt avec ses plus proches sera pour nous d'une plus grande importance. Ce souvenir du mort est toujours représenté par une scène de sa vie intime. Les maîtres attiques savaient y réunir à la résignation seraine, l'expression d'une vraie douleur. D'ordinaire le défunt est assis sur un *dioppos*, celui qui reste debout lui tend la main, au second plan, entre eux se trouve presque toujours une servante. Parfois, d'ordinaire de côté et auprès du mort, on représente les membres plus jeunes de la famille: la fille ou le fils. Tous ceux qu'il laisse pleurent le défunt, d'une manière noble, sans pathétisme tragique ou conventions.

### II

C'est à ce type de monuments funéraires, celui du „naïskos“ qu'appartient la stèle funéraire de Bitola (Crnobuki), aujourd'hui au

Musée de Bitola, tandis qu'un autre exemplaire endommagé est conservé au Musée d'archéologie à Skopje.

Par leur caractère général et le motif de leur représentation, les deux monuments appartiennent à un type de monuments funéraires grecs, décrit déjà plus haut. Leur publication simultanée sera justifiée dans ce qui suit. Commençons par la stèle de Bitola: le personnage centrale est un homme barbu, assis sur un diphros (siège). Une femme, assurément son épouse, lui fait ses adieux. C'est précisément le serrement de mains qui est représenté. L'homme est vêtu d'un long himation, légèrement plissé sur la poitrine. La partie inférieure du vêtement est rejetée de la taille sur les jambes, de droite à gauche. Comme il s'agit d'une figuration assise, les plis sont également marqués sur la partie au-dessous du genou droit. C'est là également que se termine l'himation, laissant à découvert le pied qui paraît avoir porté des sandales. Le bras droit est également nu. Le siège du défunt est un exemple typique du diphros, dont, ici, on ne voit qu'un pied. Les pieds du défunt reposent sur une petite base de forme rectangulaire.

A gauche du défunt est représentée une jeune femme qui se sépare de lui en lui tendant la main. Elle est vêtue d'une tunique ionienne avec un manteau, attachée à la ceinture et richement drapée. La tête, doucement inclinée, en demi-profile, au regard dirigé sur le défunt, est recouverte d'une cuculle en même matière que le vêtement. La figuration est de face, appuyant légèrement vers la gauche. La jambe gauche, qu'on perçoit sous l'étoffe, est visible; le bras droit, levé, soutient un bout du manteau. Les plis sont particulièrement bien marqués entre la main gauche et la hanche droite, tandis qu'une partie du vêtement tombe le long du corps, de la main gauche, jusqu'au-dessus du genou gauche.

Entre ces deux figures est représentée une servante, dont l'exécution est sensiblement inférieure en qualité. On ne voit que la partie supérieure de son corps, jusqu'à la ceinture. Elle aussi est figurée de face, la tête doucement tournée vers sa maîtresse et appuyée sur la main droite. L'exécution grossière de la draperie est à peine marquée. Il serait possible de supposer qu'elle portait un bandeau autour de la tête. Le mauvais état de conservation de cette partie du monument ne permet toutefois aucune affirmation.

A droite de l'homme assis se trouve un jeune garçon, figure debout, avec les jambes croisées. Il est également vêtu d'un himation richement drapé. De la main droite pendante, il soutient légèrement son vêtement. L'exécution de la tête, légèrement tournée à gauche est travaillée assez minutieusement (surtout la représentation de l'oreille et de l'œil), ainsi que celle du vêtement, permet de supposer qu'il s'agit ici d'un membre de la famille, c'est-à-dire du fils.

La stèle est assez endommagée, de sorte que tous les détails des visages ne peuvent être observés qu'exceptionnellement. Une partie importante du tympan manque. L'ante de droite n'est pas figurée, tandis que celle de gauche est visible.

Sur l'épistyle se trouvait aussi une inscription aujourd'hui malheureusement illisible. Tous ces détails seront traités dans notre analyse suivante.



Fig. 1. Stèle de Bitola (Crnobuki) — détail

H. 1,25 m., L. 0,70 m.,  
E. 0,12 m.

Cette stèle a été publiée d'abord par N. Vučić, dans *Spomenik SAN*<sup>1</sup>). L'auteur n'en donne toutefois qu'une description, sans aucune publication de détail. Nous trouvons toutefois dans cette publication la donnée très importante que l'épistyle portait une inscription, illisible déjà à cette époque. Ce fait est particulièrement important pour l'interprétation de notre monument. Déjà d'après ses traits caractéristiques, mais surtout d'après la représentation de la scène des adieux, il est possible de conclure que la stèle appartient au groupe de monuments si bien représentés en Attique, et dont l'existence dans un grand nombre de nécropoles a permis la classification comme type de monuments funéraires attiques.

### III

On retrouve aujourd'hui encore au Dipylon d'Athènes, un certain nombre de stèles du même type, conservées *in situ*, et qui représentent de petits chefs-d'œuvre d'art. Il faut tenir compte du fait que ce type de monuments funéraires était représenté surtout en Attique et que les stèles représentent un facteur important dans l'évolution de l'art ionien tardif, comme l'a déjà montré E. Pfuhl, avec de nombreux arguments et un sens exceptionnel de l'art antique, dans son ouvrage *Spätioniische Plastik*<sup>2</sup>). Une interprétation plus ample, se rattachant aux autres œuvres de la sculpture en relief, de même que le premier aperçu systé-

<sup>1)</sup> *Spomenik SAN*, XC VIII, 77, p. 26. № 63, Beograd 1941—1948.

<sup>2)</sup> Ernst Pfuhl, *Spätioniische Plastik* dans *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts*, Band 50, 1935, I, s. 9.

matique des reliefs funéraires athéniens a été fournie par Friis Johansen<sup>3</sup>). Les reliefs attiques ont été traités également dans nombre d'études et dans les manuels généraux. Dans notre explication nous nous bornerons aux analogies caractéristiques et importantes qui peuvent jouer un rôle prépondérant dans l'interprétation exacte de notre monument.

Nous tournant d'abord vers la classification des monuments funéraires, opérée déjà antérieurement par Delbrück et Conze, et, plus tard, par E. Kaen<sup>4</sup>), nous tiendrons compte également de la dernière classification de F. Johansen<sup>5</sup>), qui désigne les monuments en question du nom de monuments familiaux, comportant en règle la représentation d'un groupe uni de trois, quatre et même plus de personnages, hommes et femmes, jeunes et vieux, maîtres et serviteurs. Le tympan à antes et également caractéristique du groupe. Dans la composition de ces stèles c'est toujours le personnage assis qui domine. Un détail très important est celui du serrement de mains, qu'on retrouve toujours en ce groupe de reliefs. La tendance à représenter la famille entière, le traitement en trois dimensions et sur plans différents, sont également d'une importance particulière. Ce n'est qu'à la première moitié du IV-e siècle que cette sorte de présentation devient très caractéristique des monuments funéraires. Elle se maintient de même dans la seconde moitié du siècle. Il est nécessaire également d'attirer l'attention sur le fait qu'après la fin des guerres du Péloponnèse et en relation avec les changements dans la vie sociale, on commence à construire, vers la fin du V-e siècle, des tombes plus riches dans le but d'impressionner les vivants. On y rencontre à présent des compositions entières de „groupes de famille“. N'oublions pas surtout, qu'au IV-e siècle, outre les artistes renommés, il y en avait aussi de deuxième ordre, participant à l'exécution des stèles. Ceux-ci ne possédaient assurément pas l'art de créer les belles lignes, les corps bien modelés, les riches draperies. Ils réussirent toutefois à exprimer une pensée plus noble<sup>6</sup>). Tout ceci explique bien la disparition des lécythes blancs en céramique, placés autrefois, comme dons dans l'intérieur des tombes. Ce sont les lécythes en marbre, de dimensions plus grandes qui apparaissent à présent. Ils sont disposés sur les tombes. On y retrouve presque les mêmes représentations que sur les stèles de l'époque, mais en dimensions bien plus restreintes.

Dans l'évolution des stèles funéraires du type „familial“ nous devons citer d'abord à juste titre celle du Metropolitan Museum<sup>7</sup>), comportant encore des traits certains de l'expression artistique du V-e siècle, quoique appartenant déjà au premier quart du IV-e. Le traitement des figures, leur pose, l'exécution des draperies, rappellent toujours les

<sup>3</sup>) K. Friis Johansen, *The Attic Grave-reliefs of the Classical Period*, Copenhagen 1951.

<sup>4</sup>) Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, Sepulcrum — les monuments funéraires p. 1219.

<sup>5</sup>) K. F. Johansen, *op. cit.* 3, p. 42.

<sup>6</sup>) Semni Papaspiridi, *Guide du Musée National d'Athènes*, p. 116.

<sup>7</sup>) Gisela M. A. Richter, *Catalogue of Greek Sculptures in the Metropolitan Museum of Art*, New York, 1954. Pl. LXVII, LXVIII, a-d.

oeuvres grecques d'époque classique, celles de l'art du Parthénon. Ces traits sont bien moins marqués dans la stèle de Damasistratè, aujourd'hui à Athènes<sup>8)</sup>. Nous y trouvons tout d'abord une composition bien plus libre, avec un nombre plus grand de figures, ainsi qu'une expression plus libre dans le traitement des têtes et des vêtements.

Le troisième groupe, groupe final, de ces stèles attiques est certainement représenté par la stèle aujourd'hui au Louvre<sup>9)</sup>, nous fournissant de même la marge finale dans le quadre chronologique de nos stèles, vers la moitié du IV-e siècle. On y retrouve dans tous leurs détails les éléments déjà fixés: la composition, la représentation en trois dimensions et sur plans différents, la position des figures, le traitement des draperies du vêtement. Ce monument est d'une importance toute spéciale pour l'interprétation de notre stèle de Bitola, comme nous allons le montrer également ci-dessous.

#### IV

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, notre relief de Bitola comporte toutes les qualités que nous rencontrons également sur les travaux bien connus des artistes grecs. C'est tout d'abord la composition, ou plutôt le motif de la scène des adieux à plusieurs figures. Outre les exemples déjà cités, il y en a d'autres, tout aussi admirables, telle la stèle de Thraséas et d'Euandrie de Hagia Triada<sup>10)</sup>. Nous ne jugeons pas nécessaire de citer les autres exemplaires, ceux-ci étant plus ou moins identiques. Dans l'évolution ultérieure de ces stèles, apparaissent aussi les représentations de jeunes garçons ou de fillettes, d'ordinaire auprès du défunt. C'est donc qu'on appliquait à l'origine une sorte de schéma iconographique, enrichi plus tard d'un élément nouveau, qui se maintient ensuite sous forme d'un nouveau détail iconographique. Cette forme est documentée elle aussi par toute une série d'exemples, dont nous ne citons ici que les plus typiques<sup>11)</sup>.

Pour ce qui est du vêtement, celui, déjà décrit, de la figure féminine, épouse du défunt, est particulièrement intéressant. Il s'agit de la tunique ionienne à manteau (epiblema). Cette tunique en tissu de lin, se retrouve souvent sur les stèles funéraires attiques. Elle fut également adoptée par les Athéniennes, à l'époque du plus grand essor artistique<sup>12)</sup>. On en connaît un nombre d'exemples, qui se retrouvent souvent sur les vases. Le

<sup>8)</sup> S. Papaspiridi, op. cit. 6, p. 132, № 743; K. F. Johansen, op. cit. 3, p. 45, fig. 24.

<sup>9)</sup> Encyclopédie Photographique de l'art, Tome III, Le musée du Louvre, p. 211.

<sup>10)</sup> Salomon Reinach, Répertoire de reliefs grecs et romains, T. II, p. 42. № 738. La Collection Sabouloff, Monuments de l'art grec publiés par Adolphe Furtwaengler, pl. 18.

<sup>11)</sup> S. Reinach, Répertoire, op. cit. 10, p. 42. A. Conze, Die attischen Grabreliefs 72, 304; 397, 68, 290. V. Stais, Marbres et Bronzes du Musée National, Athènes, p. 115, 722.

<sup>12)</sup> S. Reinach, Répertoire, op. cit. 10 p. 398. A. Conze, Die attischen Grabreliefs p. 101, 429.

meilleur exemple est celui de la statue de Sapho (?) à la Villa Albani<sup>18)</sup>, ainsi que la représentation sur un vase du Musée Britannique<sup>14)</sup>, signé du peintre Passiadès (Passiades epoiesen).

Nous voyons donc, que par sa conception, ainsi que par certains détails, notre stèle possède tous les traits des monuments funéraires classiques de la Grèce, de l'époque postparthénonienne, ou de celle préhellénistique. La représentation du jeune garçon ou de la fillette comme adulte, typique également de cette époque, vient aussi à l'appui de cette constatation.

## V

Le second exemplaire dont nous voulons traiter est la stèle endommagée en marbre blanc du Musée d'archéologie de Skopje. Elle provient du Sud de la Macédoine d'où les Autrichiens transférèrent plusieurs monuments à la forteresse de Skopje. Sur cette stèle ne se sont conservées que deux figures: l'une assise sur un siège (diphros), l'autre debout derrière elle. Une grande partie de la figure assise, ainsi que sa tête même, a disparu. Manque également une grande partie de la stèle à sa droite. La figure assise est vêtue du chiton et de l'himation. Elle est représentée en profil mi-gauche. La tête était appuyée sur la main droite, tandis que la main gauche, retombant en partie librement sur les genoux, semble avoir soutenu la main droite. Les extrémités du chiton retombent en partie librement sur le diphros, que le chiton recouvre également en partie. La figure féminine debout est représentée également en miprofil gauche, vêtue du chiton et de l'himation. Le bras gauche retombe librement le long du corps, recouvert d'un tissu fin et transparent, de façon à faire ressortir tous ses détails, comme si la main était découverte. L'himation retombe de façon à couvrir les jambes et les pieds. Une analogie de la figure assise est représentée par la stèle funéraire d'une femme au Metropolitan Museum, presque identique dans sa pose et son exécution. Il n'y a que de petites différences dans la technique, supérieure à celle de notre exemplaire<sup>15)</sup>. Pour la composition une autre stèle du Metropolitan Museum est toutefois plus importante. Là, la position de la figure féminine est identique<sup>16)</sup>. Celle-ci est vêtue de l'himation et du chiton<sup>17)</sup>. Les deux stèles en question ont été datées vers 400 avant notre ère. G. Richter voudrait toutefois dater le second exemplaire non seulement de la première mais même de la seconde moitié du IV-e siècle<sup>18)</sup>, en tenant compte des exemplaires plus récents à niches plus profondes, connus précisément de cette dernière époque, telle la stèle de Thraséas et d'Euandrie<sup>19)</sup>.

<sup>18)</sup> Salomon Reinach, Répertoire de la statuaire grecque et romaine, p. 576, № 6.  
Léon Heuzey, Histoire du costume antique, p. 220, fig. 114 et 115.

<sup>14)</sup> Perrot et Chipiez, K'Histoire de l'art dans l'antiquité, Tom X, pl. XIX.

<sup>15)</sup> G. M. A. Richter, Catalogue, op. cit. 7, pl. LXII, a. № 76.

<sup>16)</sup> Ibid. pl. LXVII, LXVIII, № 83.

<sup>17)</sup> K. F. Johansen, op. cit. 3, p. 42, fig. 22.

<sup>18)</sup> G. M. A. Richter, op. cit. 15.

<sup>19)</sup> A. Conze, op. cit. 12, № 455,

En voici les dimensions:

H. 0,802 m., L. 0,353 m., E. 0,9 m.  
0,802            0,353            0,9



Fig. 2. Fragment de stèle.  
Musée archéologique de Skopje

Lyncestide<sup>23</sup>). Thucydide a mentionné cette peuplade à encore plusieurs endroits de son oeuvre. C'est qu'il en mentionne IV, 124 que Brasidas et Perdiccas déclarèrent la guerre au Lyncestes<sup>24</sup>) pour la seconde fois; IV, 129, où il est question des événements en cette région, et IV 132, où il fait mention du retour de Brasidas du Lynkos<sup>25</sup>). Chez Ptolémée,

20) S. Papaspiridi, op. cit. 6, p. 132 № 743.

21) Λύγκος.

22) Ἀρριβαῖον Λυγκεστῶν Μακεδόνων βασιλέα.

23) ἐπεὶ δὲ ἐγένετο — ἐπὶ τῇ εἰσβολῇ τῆς Λύγκου.

24) ἐς Λύγκον.

25) περὶ τῆς ἐκ τῆς Λύγκου ἀναχωρήσεως.

## VI

Nous nous sommes efforcé jusqu'ici de fixer certains quadres stylistiques et chronologiques, pouvant servir à une interprétation plus exacte de nos deux stèles de Macédoine. Il est incontestable que la stèle de Bitola (Crnobuki), se rapproche par son traitement plutôt de celle du Louvre, et par sa composition de celle de Damasistrat<sup>20</sup>) et des autres exemplaires cités. La stèle du Louvre est datée du IV-e siècle, de n. è., tandis que l'autre exemplaire est placé au début du même siècle.

La stèle de Skopje appartient d'après ses analogies à l'époque vers 400 avant notre ère.

L'existence de cette sorte de monuments dans le Sud de notre pays trouve ses explications, archéologiques et historiques. La région même de Bitola est connue des historiens du monde antique, dont Thucydide d'abord, mentionne la tribu des Lyncestes, désignant leur pays du nom de Lynkos<sup>21</sup>). Au livre IV, c. 83, le même auteur désigne les Lyncestes comme Macédoniens<sup>22</sup>). D'après lui enfin, le roi Perdiccas dans son expédition contre Arrhibaios serait arrivé jusqu'au défilé menant vers la

III 12,30, le pays est appelé *Lyncestide*<sup>26</sup>). N. Vulić considère les Lyncestes comme habitants de la région de Bitola<sup>27</sup>). Les Lyncestes sont mentionnés également par un autre historien, Polybe 39,12,8). Celui-ci parle également dans le même passage de la ville d'Héraclée, aux environs immédiats de Bitola actuel<sup>28</sup>). Du fait que les historiens anciens connaissaient les Lyncestes, Oberhummer a tiré la conclusion qu'Héraclée aurait pu être leur capitale<sup>29</sup>). Les matériaux de l'époque de Hallstatt connus de cette région peuvent à juste titre être rattachés au Lyncestes. La découverte d'une nécropole halstattienne très importante entre Crnobuki et Beranci, ainsi que nombre de découvertes isolées, paraissent venir à l'appui de cette dernière hypothèse<sup>30</sup>). Citons, parmi les découvertes archéologiques que celles plus importantes: le rhéteur Eschine d'Héraclée, aujourd'hui au Musée Britannique<sup>31</sup>), une statuette en bronze provenant probablement du même endroit<sup>32</sup>), aujourd'hui à Constantinople, et toute une série d'autres objets dont nous ne mentionnerons que les terres cuites et les vases en bronze de Graešnica. On connaît également une inscription grecque provenant d'Oleveni<sup>33</sup>). Mentionnons enfin la copie bien connue de l'Athèna Parthénos, quoique celle-ci soit probablement déjà hellénistique<sup>34</sup>).

En tenant compte des différentes opinions au sujet de la datation de Heraclaea Lyncestis, Mme Fanula Papazoglu insiste dans un article récent sur l'existence d'une seule Heraclaea, ce que démontrent les données des sources historiques classées chronologiquement. Elle apporte de même une bibliographie complète, ainsi que les opinions des différents auteurs<sup>35</sup>). Nous sommes d'avis que nos deux stèles funéraires dont l'une a été découverte aux environs immédiats de Heraclaea Lyncestis confirment ce point de vue tant à la base des données historiques, que par leur style et le caractère semblable de leur art.

Un personnage important de l'histoire macédonienne avant Philippe II est assurément Archélaos I, fils de Perdiccas II (414/413—400/399). C'est de son règne que la Macédoine devient un facteur politique important. Selon Thucydide<sup>36</sup>), on lui attribue l'organisation intérieure du pays, ainsi que celle de l'armée macédonienne. Pella devint à cette époque un centre de culture important, où se trouvaient réunis beaucoup d'artistes connus de l'époque, tel le musicien Timothéos de Milet, le

<sup>26</sup>) Λυγκηστίς.

<sup>27</sup>) Nikola Vulić, *Geografija Južne Srbije u antičko doba*, Bulletin de la Société scientifique de Skoplje, Tom XIX, 1938, p. 1.

<sup>28</sup>) Nikola Vulić, op. cit. 27, p. 2.

<sup>29</sup>) Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Herakleia, p. 429, 5.

<sup>30</sup>) Les objets de cette nécropole ce trouvent au Musée de Bitola (Macédoine).

<sup>31</sup>) C I G II, 2000.

<sup>32</sup>) B C H, 1884, 342.

<sup>33</sup>) Spomenik SKA XC VIII, 53.

<sup>34</sup>) Hans Schrader, *Eine neue Statuette der Athena Parthenos*, *Jahrbuch*, Band 47, 1932; *Archäologischer Anzeiger Beiblatt I/II* p. 89—97.

<sup>35</sup>) Fanula Papazoglu, *Herakleja i Pelagonija, Živa Antika god.* IV, sv. 2, p. 1, 1954.

<sup>36</sup>) Thuc. II, 100.

tragique Agathon, Euripide et d'autres. Même le célèbre peintre Zeuxis décore de ses ouvrages le palais royal<sup>37)</sup>.

Nous possédons également une information non moins importante de l'époque de Philippe, fils d'Amyntas III et d'Eurydice. C'est déjà très tôt dans sa jeunesse que celui-ci vint en contact avec la culture grecque, à l'époque de son exil à Thèbes. Dans un grand combat, Philippe chassa les Illyriens près de Parène. Leur limite à l'Est fut donc confinée à la région d'Ohrid. Après la consolidation des frontières à l'Ouest, vint aussi l'assentiment des maîtres d'Élimie et d'Orestie, ce qui fut une étape importante dans la formation de l'unité macédonienne. Certains historiens, comme Beloch, sont même enclins à attribuer à Philippe la fondation d'Héraclée<sup>38)</sup>. Cette hypothèse est appuyée également par H. Bengtson<sup>39)</sup>.

Outre les autres données historiques prouvant des relations incontestables entre Grecs et Macédoniens un contrat conclu entre la cité d'Athènes et Lyppeios, roi des Péoniens, Ketripor le Thrace et Grabos l'Illyrien en 356/5 au sujet d'une alliance et d'une importance particulière<sup>40)</sup>.

Il en est de même d'une résolution de la boulé athénienne en 286/285. Puisque Audoléon, roi des Péoniens, s'est montré jusqu'ici enclin à la cité d'Athènes, en lui rendant différents services et en soutenant sa lutte pour l'indépendance, puisqu'il a considéré comme félicité commune le salut d'Athènes, et puisqu'il a aussi rendu des services personnels aux Athéniens de même qu'aux autres étrangers venant dans son pays; puisqu'enfin il a fait don au peuple athénien de 7.500 médimnes de blé à ses propres frais et les a lui même fait transporter au port d'Athènes, et puisqu'aussi il prétend en faire de même à l'avenir . . . le peuple athénien a résolu de rendre grâce à Audoléon, fils de Patrée le Péonien, pour ses vertus et son amitié et de lui dédier une couronne d'or. . . . Que lui et ses descendants soient Athéniens, et qu'il leur soit permis de s'inscrire en quelle tribu, dème ou phratrie il leur plaira. . . Et qu'on lui érige une statue équestre en bronze sur l'Agora . . . (En 306, Audoléon se proclama roi, suivant ainsi l'exemple des autres souverains hellénistiques — les diadoches).

Nous voyons donc l'existence d'une série de données historiques et d'événements, montrant que des monuments du type de ceux dont nous nous sommes occupés ici, ont pu être fait dans notre pays, où les influences grecques sont parvenues très tôt, et où une continuité d'évolution est incontestable.

C'est la raison pour laquelle nous considérons comme justifiée la datation de nos monuments au IV-e siècle avant notre ère.

*Beograd.*

*Ljubiša Popović.*

<sup>37)</sup> Herman Bengtson, Griechische Geschichte von den Anfängen bis in die römische Kaiserzeit, p. 285. München 1950. Miloš N. Đurić, Istorija helenske književnosti, 1951, p. 322.

<sup>38)</sup> J. Beloch, Griechische Geschichte, 2 Aufl. Berlin—Leipzig.

<sup>39)</sup> Herman Bengtson, Griechische Geschichte, S. 37.

<sup>40)</sup> Dittenberger, Sylloge inscriptionum Graecarum, № 114, 195. Je remercie Mme Papazoglu, d'avoir attiré mon attention sur ses deux données et de les avoir généreusement mis à ma disposition,